

# **MON DOUBLE MARATHON**

**Récit autobiographique d'un français ordinaire**

*par René-Jean-Germain-Clément*

***Hermelin***

René-Jean Hermelin

## Mon double marathon

*Récit autobiographique d'un français ordinaire*

© René-Jean Hermelin, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8482-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Vieux moi ? Non ! « Ancien jeune »**

*Bonjour, je me suis bien diverti en écrivant cette petite biographie, au départ, à l'attention de mes chers petits-enfants, puis en élargissant à qui voudra me lire, je vous remercie de pardonner mes maladresses car je suis loin d'être un pro de l'écriture.*

*J'ai choisi ce titre sachant que la distance officielle d'une course marathonnienne étant de 42km395m c'est donc bien un double marathon que je viens de clore puisque je roule allègrement vers mes 88 printemps.*

*Je n'ai hélas plus le temps nécessaire pour en accomplir un troisième, aussi vais-je m'en consoler en rédigeant ces quelques lignes qui, en dehors de vouloir occuper mon temps, me permettent de transmettre à mes proches, qui croient tout connaître de moi, un récit authentique où se mêle la chronologie des étapes marquantes de ma vie, mais qui livre aussi quelques réflexions sur les choix qui se sont présentés à moi au cours des temps, tout en racontant au passage, quelques anecdotes que j'ai cru amusantes à rapporter, et en décrivant quelques sensations et moments « chauds » dont j'ai gardé le souvenir.*

*J'espère ne pas trop ennuyer ceux qui auront la curiosité et la patience de me lire jusqu'au bout.*

*Le 30/09/1938, mon parcours débute dans le Finistère à Brest dans une période plutôt délicate, à la veille de la déclaration de la guerre mondiale. Après un court séjour 'nécessité' à la maternité du Port Royal pour m'aider à pousser mes premiers vagissements, puis, retour en famille à St Marc (banlieue de Brest). La guerre déclarée, nous vécûmes une période bien tourmentée. Ce fut d'abord, la perte accidentelle précoce de mon père qui servait dans la marine nationale.*

*Demeurant seule pour m'élever, ma pauvre mère fut dans l'obligation de travailler durant ces temps difficiles (bombardements, restrictions, etc), elle se fit, dans un premier temps, aider par une nourrice brestoïse amie de la famille, mais, malgré l'assistance apportée par mon grand-père, et par la présence de sa sœur Jeanne, (ma tante habitait Brest aussi), mais son mari étant mobilisé elle restait seule aussi pour élever ses deux enfants, la situation devenait très compliquée.*

*C'est alors que, circonstances obligent, ma chère maman ayant des graves problèmes de santé, ne put faire autrement que de me confier à une pension religieuse, j'avais un peu plus de quatre ans. Je ne me souviens pas du moment douloureux de cette séparation que j'ai, paraît-il, très mal vécue, je me serais*

débatu comme un petit diable pour ne pas quitter mon grand-père qui m'accompagnait...

Je me contente ici de rapporter des explications que j'ai reçues beaucoup plus tard. Je fus donc très jeune, placé dans une institution religieuse à St Georges 35, toujours en Bretagne, où j'ai demeuré suffisamment longtemps pour y faire les études primaires et secondaires. J'ai obtenu ainsi quelques diplômes dont trois liturgiques, (milieu religieux oblige...), et bien sûr le certificat d'études primaires, et après deux ans d'internat complémentaire je reçu trois certificats d'aptitudes professionnelles dans les disciplines suivantes : horticulture, arboriculture, culture maraîchère. Je n'ai pas fait une longue carrière dans le milieu agricole, mais j'en ai retenu des enseignements pratiques et précieux qui me servent encore aujourd'hui avec bonheur pour cultiver mon jardin.

Il est des moments particuliers durant cette première tranche de vie que j'ai envie de rapporter, par exemple : pendant une période de disette et de complications d'approvisionnements dues à la guerre, la communauté religieuse en difficulté décida de s'adresser à la plus haute autorité du pays à travers une lettre « d'appel au secours » qui devait être écrite par un jeune élève. Je fus choisi, étant sans doute le plus jeune capable de recopier cette requête, ce devait être durant l'hiver 1943, j'avais un peu plus de cinq ans, j'ai dû tirer consciencieusement la langue en la recopiant, et sans doute me serais-je appliqué davantage si j'avais compris qu'elle était adressée au maréchal **Pétain** alors président de la république. Peut-être que cette lettre est encore dans les archives de l'Elysée, à savoir ?

L'objectif de l'aumônier directeur était d'obtenir des vivres pour nourrir les pensionnaires. Il est vrai, autant que je m'en souviens, que nos plats principaux étaient de plus en plus maigres, souvent un fricot difficile à avaler car il était cuisiné avec ce que l'on appelait le 'mou' (morceaux de poumons) avec de grosses veines, le tout, accompagné des sempiternels rutabagas, et pour dessert des châtaignes bouillies, nous en avions un très gros stock amassé à l'automne par les enfants de la pension.

Finalement ce n'était peut-être pas si mal pour l'époque, durant ces temps difficiles les enfants que nous étions, étaient souvent mobilisés pour aller glaner dans les champs, après les moissons, et ramasser de grandes quantités de châtaignes, ou autres comestibles, afin d'augmenter les réserves de vivres du pensionnat.

Un peu plus tard : (situation contrastée), durant l'été 1944, à l'occasion de mes premières grandes vacances scolaires passées en famille à Brest, mon oncle

fraîchement démobilisé, avait emmené, avec les véhicules de son entreprise, tout le voisinage de son quartier à Châteaulin (29) pour assister à une réunion animée par **Geneviève de Gaulle**, m'apercevant sur les genoux de ma tante au premier rang de l'assistance, G de Gaulle me fit monter sur le podium et me prit dans ses bras (en premier, le maréchal Pétain, puis, Geneviève de Gaulle !) drôle non ?, et pourtant, je vous assure que je n'ai pas l'habitude de retourner ma veste aussi rapidement.

Il ne me reste que très peu de souvenirs de l'occupation allemande étant bien à l'abri au sein du pensionnat, sauf peut-être, celui de quelques situations amusantes mais parfois paniquantes pour moi... J'avais près de cinq ans, je me rappelle avoir été enfermé à pleurer durant un long moment dans les 'cabinets' de la cour de récréation, deux cavaliers allemands avaient attaché leurs chevaux à la poignée de la porte, je n'osais pas me manifester, je les voyais par un petit trou et j'entendais leurs chevaux racler le sol avec leurs sabots, j'étais tétanisé. Cela reste une des plus grandes frayeurs de ma vie.

Par contre je ne me souviens pas d'avoir eu peur lorsque nous étions, les plus jeunes pensionnaires, déménagés en pleine nuit du dortoir portés, enroulés dans une couverture, par des adultes vers un abri quand les obus passaient en sifflant au-dessus de nos têtes... Pas de crainte particulière non plus, mais un souvenir vivace, lorsque nous avons observé deux avions ennemis, virevoltant en se donnant la chasse très haut dans le ciel, nous les avons observés durant cinq bonnes minutes avant qu'ils disparaissent de notre champ de vision, nous n'avons jamais su qui l'avait emporté des deux.

Dans le courant 1944 : grande effervescence... : les américains arrivent ! Tous les enfants du pensionnat massés sur un trottoir étaient équipés de petits drapeaux qu'ils devaient agiter pour saluer nos libérateurs. Manque de bol, le premier convoi qui passe devant nous était allemand, je ne vous dis pas la pression dans les rangs... Silence !! Chut ! chut ! cachez vos drapeaux ! ce ne sont pas les bons... Les américains arrivèrent quelques minutes plus tard, ils suivaient à moins de 2 kilomètres, alors nous avons ressorti nos petits drapeaux pour la bonne cause cette fois. (Situation cocasse non ?)

Je me rappelle aussi, quelques semaines plus tard, avoir été impressionné au cours d'une visite d'un cimetière militaire américain qui était en pleine création. Il était situé à quelques kilomètres de notre pension, notre groupe d'enfants avait été invité pour chanter la « Marseillaise » devant les soldats américains présents, je revois encore les engins qui bouleversaient la terre, et des montagnes de cercueils empilés qui attendaient sans doute les dépouilles des

soldats tombés durant les durs combats qui ont suivi le débarquement et la reconquête du secteur. Comme par hasard, je fus encore désigné pour signer, au nom de notre pensionnat, le livre d'or de ce cimetière militaire, j'étais très intimidé par l'officier américain qui m'a tendu son stylo, je n'avais d'yeux que pour le gros pistolet qui pendait à sa ceinture, il a vite su m'amadouer avec du chewing gum... Beaucoup plus tard, dans les années 80 nous y sommes retourné en famille cela m'a remué de revoir ce haut lieu.

1951 : Je viens d'accrocher mes treize ans, avec mon certificat d'études primaires en poche, je souhaitais ardemment quitter la pension pour entrer à l'école des mousses de Brest, comme un petit camarade de vacances qui était notre voisin à Brest. À l'époque, toutes mes lectures étaient axées sur des aventures de marin, ce souhait fut hélas refusé par ma mère et mes tantes, dont une religieuse, c'était ma tante Germaine dont le nom de religieuse était : Sœur André de St Eugène, de la congrégation des 'Filles de la sagesse'. Je pense aujourd'hui que ce refus était motivé par le souvenir d'un passé douloureux, probablement la perte de mon père, mais je l'ai regretté d'autant que cela m'obligeait à demeurer pensionnaire plus longtemps. Mon grand-père étant hélas disparu, ce fut un oncle Marcel Cardine qui accepta de prendre en charge mon avenir, le problème était qu'il avait déjà une famille nombreuse de sept enfants à assumer... Je fus donc inscrit un peu malgré moi, à l'école d'horticulture du pensionnat et j'ai dû attendre ma seizième année pour enfin quitter le pensionnat.

**1954 : 16<sup>ème</sup> année.** Je quitte enfin la pension, où j'ai reçu une éducation judéo chrétienne qui a souvent, par la suite, influencé mon comportement. Bien qu'ayant vécu des moments heureux et rencontré, parmi mes éducateurs des personnes bienveillantes, je garde quand même un souvenir mitigé de ces enfance et adolescence vécues dans un milieu rigide et sévère, et surtout peu affectif. Il est vrai que c'était la pleine période d'après-guerre. Les restrictions étaient grandes et le confort réduit. Je garde par exemple le souvenir de m'être souvent éveillé dans des draps raidis par le froid en détaillant avec étonnement les 'fougères' dessinées sur les fenêtres gelées et givrées du dortoir, et de faire nos toilettes du matin à l'eau très froide. Heureusement, mes adorables tantes aidaient ma mère étant encore souffrante, elle me récupérait de temps en temps pour les grandes vacances ou les grands événements familiaux.

Pendant mes dix ou douze premières années j'allais chaque été à Brest, puis, ce fut l'alternance avec la Normandie quand l'oncle 'Cardine' (mari d'une sœur de ma mère) fut devenu mon tuteur. Je garde de très bons souvenirs de ces